



RENCONTRES POESIES 2008/2009

PAIX



LIBERTE

Fédération des Associations Laïques de
Roubaix
20 rue de Lille 59100 Roubaix
03 20 73 72 27

Les brebis

Blanche brebis, brebis noire...
" La noire a toute une histoire,
Elle est d'un autre pays ! "
Prétend la blanche brebis.

Sur terre, il est cent pays
Et chacun a son histoire
Dont il nous conte la gloire
Que l'autre ne veut pas croire !

O noire et blanche brebis,
Unissons tous les pays
Pour qu'ensemble réunis
Ils ne soient plus qu'un pays,
blanche brebis, brebis noire !

Jean Berthet
1911 – 2002

**Grand prix de la société des
Poètes français 1994**

Le Dilemme

J'ai vu des barreaux
je m'y suis heurté
c'était l'esprit pur.

J'ai vu des poireaux
je les ai mangés
c'était la nature.

Pas plus avancé !
Toujours des barreaux
toujours des poireaux !

Ah ! si je pouvais
laisser les poireaux
derrière les barreaux
la clé sous la porte
et partir ailleurs
parler d'autre chose !

Jean Tardieu
1903 – 1995

L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir : tu contemples ton âme.
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de ta propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Charles Baudelaire
1821 – 1867

Pour la liberté

**Laissez chanter
l'eau qui chante
Laissez courir
l'eau qui court
Laissez vivre
l'eau qui vit
l'eau qui bondit
l'eau qui jaillit
Laissez dormir
l'eau qui dort
Laissez mourir
l'eau qui meurt**

Philippe Soupault
1897 - 1990

Afrique

à ma mère

Afrique mon Afrique
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales
Afrique que chante ma grand-Mère
Au bord de son fleuve lointain
Je ne t'ai jamais connue
Mais mon regard est plein de ton sang
Ton beau sang noir à travers les champs répandu
Le sang de ta sueur
La sueur de ton travail
Le travail de l'esclavage
L'esclavage de tes enfants
Afrique dis-moi Afrique
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
Et se couche sous le poids de l'humilité
Ce dos tremblant à zébrures rouges
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi
Alors gravement une voix me répondit
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune
Cet arbre là-bas
Splendidement seul au milieu des fleurs blanches et fanées
C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse
Qui repousse patiemment obstinément
Et dont les fruits ont peu à peu
L'amère saveur de la liberté.

David DIOP
Poète sénégalais
1927 - 1960

Le dormeur du Val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit ; c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort : il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid !

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

ARTHUR RIMBAUD
(OCTOBRE 1870)
1854 - 1891

Le loup et le chien

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc, l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
« il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré ; point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
- Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse. »

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Jean de la Fontaine
1621 - 1695

Lorsque les nazis sont venus chercher les communistes

Je n'ai rien dit

Je n'étais pas communiste.

Lorsqu'ils sont venus chercher les sociaux-démocrates

Je n'ai rien dit

Je n'étais pas social-démocrate.

Lorsqu'ils sont venus chercher les syndicalistes

Je n'ai rien dit

Je n'étais pas syndicaliste.

Lorsqu'ils sont venus chercher les catholiques

Je n'ai rien dit

Je n'étais pas catholique.

Lorsqu'ils sont venus chercher les Juifs

Je n'ai rien dit

Je n'étais pas Juif.

Puis ils sont venus me chercher

Et il ne restait plus personne pour protester.

Martin Niemöller

1892 – 1984

La plainte du partisan

Les Allemands étaient chez moi

On m'a dit : « Résigne-toi »

Mais je n'ai pas pu

Et j'ai repris mon arme

Personne ne m'a demandé

D'où je viens et où je vais

Vous qui le savez

Effacez mon passage

J'ai changé cent fois de nom

J'ai perdu femme et enfants

Mais j'ai tant d'amis

Et j'ai la France entière.

Un vieil homme dans un grenier

Pour un jour nous a cachés

Les Allemands l'ont pris

Il est mort sans surprise

Hier encore nous étions trois

Il ne reste plus que moi

Et je tourne en rond

Dans les prisons des frontières

Le vent souffle sur les tombes

La liberté reviendra

On nous oubliera

Nous rentrerons dans l'ombre.

Emmanuel d'Astier de la Vigerie

1900 – 1969

Liberté

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom.

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom.

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom.

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom.

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom.

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom.

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom.

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom.

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom.

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom.

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom.

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom.

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom.

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom.

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom.

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom.

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom.

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom.

Sur l'absence sans désirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom.

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom.

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer.

Liberté.

Paul Eluard
1895 - 1952

Barbara

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Épanouie ravie ruisselante
Sous la pluie
Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest

Et je t'ai croisée rue de Siam
Tu souriais
Et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara
Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara
Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie
Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas

Rappelle-toi Barbara
N'oublie pas
Cette pluie sage et heureuse
Sur ton visage heureux
Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement.
Est-il mort disparu ou bien encore vivant
Oh Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Comme il pleuvait avant
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé
C'est une pluie de deuil terrible et désolée
Ce n'est même plus l'orage
De fer d'acier de sang
Tout simplement des nuages
Qui crèvent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien

Jacques Prévert
1900 - 1977

Drapeau blanc !

Des monstres d'acier volent dans le ciel
Des enfants jouent dans les ruelles,
Leur terrain de jeu, c'est la ville
Leur seule richesse, c'est leur sourire
La pauvreté, leur unique avenir
Le soleil brille sur le bidonville.

J'éteins ma télévision
Je vais sonner aux portes des voisins
Réveillons nos consciences enfin
Drapeau blanc pour toutes les nations.

Des rires fusent de tous les côtés
À huit ans, on se ne rend pas bien compte
C'est l'homme qui devrait avoir honte
Arrêtons de vivre les yeux fermés,
Tout à coup il y eut comme un orage
On lit la fin du monde sur les visages.

J'éteins ma télévision
Je vais sonner aux portes des voisins
Réveillons nos consciences enfin
Drapeau blanc pour toutes les nations.

Il n'y a pas de survivants, que de la poussière
Comme s'il n'y avait pas assez de misère !
C'est l'histoire de la bêtise humaine
Combien faudra-t-il d'Hiroshima ?
Je ne supporte plus, j'ai des maux d'estomac
Je fais des cauchemars, j'ai des migraines.

J'éteins ma télévision
Je vais sonner aux portes des voisins
Réveillons nos consciences enfin
Drapeau blanc pour toutes les nations.

Jean-Michel Bartnicki
Professeur des écoles à Roubaix

La Complainte de la paix

La foudre frappe et la pluie tombe, le vent apporte les nuages,
mais la guerre ce n'est pas le vent qui l'apporte au monde.

La paix exhale ses vapeurs dans l'ivresse du printemps,
le ciel se fait haut et calme.

Peuples vous êtes vous-mêmes le destin du monde
Souvenez vous de votre force !

Ils sont quelques uns qui possèdent l'âne
et la charrue n'offre pas d'intérêt pour eux,
et rien n'est suffisant pour eux.

Ils comptent les hommes, ils comptent l'argent,
et la guerre est au bout de ce calcul.

Peuples vous êtes vous-mêmes le destin du monde
Souvenez vous de votre force !

Mère ! Il s'agit de ton enfant à toi, défends toi, ne permets pas cela.
Nous les millions d'hommes, serons nous plus puissants que la guerre?

C'est le grand choix qui s'offre à chacun.
Et si nous disons tous non !
Alors la guerre sera la paix et la paix l'avenir.

Peuples vous êtes vous-mêmes le destin du monde
Souvenez-vous de votre force !

Berthold Brecht
1898 - 1956

La liberté

La liberté naquit de la parole.
Elle fut chant dès son premier éveil.
Et nul ne put jamais la museler.
Sans en périr à lui-même et au monde.

Ce bel oiseau que l'on tient dans sa cage,
Ce rossignol dont on crève les yeux,
Cet enchaîné du corps et des abysses,
Même en prison se dira l'être libre.

« J'écris ton nom... » répétait un poète.
- Qui ricana : « Ce pourrait être Amour
Ou bien tout mot qu'on met en majuscule » ?
Mais c'était vrai, car ce grand mot gigogne
En contient mille et qui parlent de joie.

Cours mon cheval avec tes quatre fers,
Le premier d'air et le second de feu.
Trois, c'est la terre et quatre l'eau des rêves
Et le chemin, c'est le monde où tu vis.

Dansons l'orage et dansons l'arc-en-ciel,
Je vous convie à la fête éternelle.
Mon bel enfant, les os de ton festin,
Garde-les-moi, j'en ferai des reliques,
Ils chanteront comme de jeunes flûtes.

Robert Sabatier 1923...

L'homme libre

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je méprise des grands le plus charmant accueil,
J'évite les palais comme on fait un écueil
Où pour peu de sauvés mille ont perdu la vie.

Je fuis la cour des rois autant qu'elle est suivie,
Le Louvre me paraît un funeste cercueil,
La pompe qui le suit, une pompe de deuil
Où chacun va pleurant sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
En moi-même, je trouve un empire plus beau ;
Rois, cour, honneurs, palais, tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Je tiens tout sous la loi de mon indépendance.
Enfin les rois sont rois : je suis ce que je suis.

Bonaventure De Fourcroy
1610 - 1691

A la liberté

Descends, ô liberté ! fille de la nature :
Le peuple à reconquis son pouvoir immortel ;
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois : l'Europe vous contemple ;
Venez ; sur les faux dieux étendez vos succès ;
Toi, sainte liberté, viens habiter ce temple ;
Sois la déesse des français.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons ;
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Rit, environné de glaçons.

Tu doubles les plaisirs, les vertus, le génie ;
L'homme est toujours vainqueur sous tes saints étendards ;
Avant de te connaître, il ignorait la vie :
Il est créé par tes regards.

Au peuple souverain tous les rois font la guerre ;
Qu'à tes pieds, ô déesse, ils tombent désormais !
Bientôt sur les cercueils des tyrans de la terre
Les peuples vont jurer la paix.

Marie-Joseph Chenier
1764 - 1811

La guerre fait des morts...

la guerre fait des morts
c'est la guerre il y a des morts
la guerre c'est et des morts
la guerre est inévitable car il y a des morts
car il y a des morts les morts que fait la guerre
on doit faire cette guerre on doit mais pas la guerre
avec des morts car les morts ne sont pas la guerre ils sont
des morts des morts de la guerre inévitables la guerre ne fait pas
de morts elle fait la guerre inévitable pour gagner la guerre avec des
morts la guerre pour les morts elle fait des morts inévitables la guerre mais
sans la guerre il n'y a rien on n'y peut rien sans la guerre les morts ne peuvent pas
être
contre la guerre c'est bien la preuve que les morts ne comptent pas quand c'est la
guerre on
ne
compte pas

Dominique Macé, 2001

La Maison du Monde

Dans la maison du monde
il y a des enfants
avec ou sans parents
des blancs des noirs des jaunes
des rouges
dans la maison qui bouge.
Autour rôdent les ennemis
la faim la soif la maladie
le chômage et les bombes.
Il faut lutter pour la beauté du monde.
Pour toi ton voisin le mien
le sien
pour les enfants qui naîtront demain
très loin et qui parlent autrement
dans la maison du monde
dont nous sommes les grains
de sable
responsables
blancs noirs jaunes rouges
dans la maison qui bouge
autour du soleil commun.

**Jacques Simon
1940 - 2005**

Quand les hommes vivront d'amour...

Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Et commenceront les beaux jours
Mais nous nous serons morts mon frère

Quand les hommes vivront d'amour
Ce sera la paix sur la terre
Les soldats seront troubadours
Mais nous nous serons morts mon frère
Dans la grande chaîne de la vie

Où il fallait que nous passions
Où il fallait que nous soyons
Nous aurons eu la mauvaise partie

Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Et commenceront les beaux jours
Mais nous nous serons morts mon frère

Mais quand les hommes vivront d'amour
Qu'il n'y aura plus de misère
Peut-être penseront-ils un jour
À nous qui serons morts mon frère
Nous qui aurons aux mauvais jours
Dans la haine et puis dans la guerre
Cherché la paix, cherché l'amour

Qu'ils connaîtront alors mon frère
Dans la grande chaîne de la vie
Pour qu'il y ait un meilleur temps
Il faut toujours quelques perdants
De la sagesse ici bas c'est le prix

Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Et commenceront les beaux jours
Mais nous nous serons morts mon frère

Raymond Lévesque
1928...

« Ils sont venus »

Ils sont venus
au clair de lune
au rythme du tam-tam
ce soir-là
comme toujours
l'on dansait
l'on riait
brillant avenir
ils sont venus
civilisation
Bibles sous le bras
fusils en mains
les morts se sont entassés
l'on a pleuré
et le tam-tam s'est tu
silence profond comme la mort

François Sengat-Kuo
in **Fleurs de latérite, CLE, 1971**

La ronde autour du monde

Si toutes les filles du monde voulaient s' donner la main,
tout autour de la mer, elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins,
ils fraient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde,
si tous les gens du monde voulaient s' donner la main.

Paul Fort
1872-1960

Le Déserteur

Monsieur le Président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps
Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir

Monsieur le Président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens
C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais déserteur

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants
Ma mère a tant souffert
Qu'elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers

Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé
Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai au gens
Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir

S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le Président
Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer.

Boris Vian
1920 – 1959

Si tous les gars du monde

Les crayons de couleur

Un petit garçon est venu me voir tout à l'heure
Avec des crayons et du papier,
Il m'a dit je veux dessiner un homme en couleur,
Dis-moi comment le colorier ?
Je voudrais qu'il soit pareil que moi quand je serai grand,
Libre, très fort et heureux ;
Et faut-il le peindre en bleu, en noir ou en blanc,
Pour qu'il soit comme je le veux ?
Si tu le peins en bleu, fils, il ne te ressemblera guère,
Si tu le peins en rouge, fils, on viendra lui voler sa terre,
Si tu le peins en jaune, mon fils, il aura faim toute sa pauvre vie,
Si tu le peins en noir, fils, plus de liberté pour lui.
Alors le petit garçon est rentré chez lui,
Avec son beau cahier sous le bras,
Il a essayé de dessiner toute la nuit,
Mais il n'y arriva pas.
Si tu le peins en bleu, fils, il ne te ressemblera guère,
Si tu le peins en rouge, fils, on viendra lui voler sa terre,
Si tu le peins en jaune, mon fils, il aura faim toute sa pauvre vie,
Si tu le peins en noir, fils, plus de liberté pour lui.
S'il fallait trouver une morale à ma chanson,
C'est assez facile en somme :
Je crois qu'il faut dire à tous les petits garçons,
Que la couleur ne fait pas l'homme (ter).

Hugues Aufray

{Refrain:}

Si tous les gars du monde
Décidaient d'être copains
Et partageaient un beau matin
Leurs espoirs et leurs chagrins
Si tous les gars du monde
Devenaient de bons copains
Et marchaient la main dans la main
Le bonheur serait pour demain

Ne parlez pas de différence
Ne dites pas qu'il est trop blond
Ou qu'il est noir comme du charbon
Ni même qu'il n'est pas né en France
Aimez les n'importe comment
Même si leur gueule doit vos surprendre
L'amour c'est comme au régiment
Il n'faut pas chercher à comprendre

{au Refrain}

J'ai mes ennuis et vous les vôtres
Mais moi je compte sur les gars
Les copains qu'on ne connaît pas
Peuvent nous consoler des autres
Tous les espoirs nous sont permis
Le bonheur c'est une habitude
Avec deux cent millions d'amis
On ne craint pas la solitude

{au Refrain}

Si tous les gars du monde
Devenaient des copains

Georges.Van Parys (1957)

Göttingen

Bien sûr ce n'est pas la Seine
Ce n'est pas le bois de Vincennes
Mais c'est bien joli tout de même
A Göttingen, à Göttingen.

Pas de quais et pas de rengaines
Qui se lamentent et qui se traînent
Mais l'amour y fleurit quand même
A Göttingen, à Göttingen.

Ils savent mieux que nous je pense
L'histoire de nos rois de France
Herman, Peter, Helga et Hans
A Göttingen.

Et que personne ne s'offense
Mais les contes de notre enfance
« Il était une fois » commencent
A Göttingen.

Bien sûr nous, nous avons la Seine
Et puis notre bois de Vincennes
Mais dieu que les roses sont belles
A Göttingen, à Göttingen.

Nous, nous avons nos matins blêmes
Et l'âme grise de Verlaine
Eux c'est la mélancolie même
A Göttingen, à Göttingen.

Quand ils ne savent rien nous dire
Ils restent là, à nous sourire
Mais nous les comprenons quand mêmes
A Paris ou à Göttingen.

Ô faites que jamais ne revienne
Le temps du sang et de la haine
Car il y a des gens que j'aime
A Göttingen, à Göttingen.

Et lorsque sonnerait l'alarme
S'il fallait reprendre les armes
Mon cœur verserait une larme
Pour Göttingen, Pour Göttingen.

**Parole et musique de Barbara
(édition Métropolitaines; Seghers)
(1930 - 1997)**

Quand un soldat

Fleur au fusil tambour battant il va
Il a vingt ans un cœur d'amant qui bat
Un adjudant pour surveiller ses pas
Et son barda contre ses flancs qui bat
Quand un soldat s'en va-t-en guerre il a
Dans sa musette son bâton d'maréchal
Quand un soldat revient de guerre il a
Dans sa musette un peu de linge sale

Partir pour mourir un peu
A la guerre à la guerre
C'est un drôle de petit jeu
Qui n'va guère aux amoureux
Pourtant c'est presque toujours
Quand revient l'été
Qu'il faut s'en aller
Le ciel regarde partir
Ceux qui vont mourir
Au pas cadencé
Des hommes il en faut toujours
Car la guerre car la guerre
Se fout des serments d'amour
Elle n'aime que l'son tu tambour

Quand un soldat s'en va-t-en guerre il a
Des tas de chansons et des fleurs sous ses pas
Quand un soldat revient de guerre il a
Simplement eu d'la veine et puis voilà...

Francis Lemarque
1917 – 2002

La paix sur terre

Quand Jean m'attend au soleil couchant
Lorsque je regarde le matin blanc
Quand je me ballade à travers champs
C'est avec mon cœur d'enfant
Et quand je m'étonne de tant de beauté
Il y a des gens qui me rient au nez
Mais je leur pardonne et leur dit bonjour
Et je leur souhaite en retour

{Refrain:}

La paix sur Terre c'est ma prière
Moins de violence d'indifférence
Plus de "je t'aime" et moins de haine
Plus jamais de pleurs au fond du cœur
Moins de frontières, moins de misère
Moins d'égoïsme, de mots en isme
Moins de paroles et de symboles
Plus de tendresse, moins de promesses

Que puis-je faire avec une chanson ?
Mais pourquoi me taire ? Y a pas de raison
Pour faire la guerre, c'est mieux qu'un canon
Y a qu'à trouver l'unisson

{Refrain:}

Plus de joie, chante avec moi :
Il faut faire la paix sur terre
D'un seul cœur on chante en chœur :
Ma prière, la paix sur terre.

Pierre Delannoé Jean-Paul Cara

Nuit et Brouillard

Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants
Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent

Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que les nombres
Depuis longtemps leurs dés avaient été jetés
Dès que la main retombe il ne reste qu'une ombre
Ils ne devaient jamais plus revoir un été

La fuite monotone et sans hâte du temps
Survivre encore un jour, une heure, obstinément
Combien de tours de roues, d'arrêts et de départs
Qui n'en finissent pas de distiller l'espoir

Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel
Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vichnou
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux

Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage
Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux
Ils essaient d'oublier, étonnés qu'à leur âge
Les veines de leurs bras soient devenues si bleues

Les Allemands guettaient du haut des miradors
La lune se taisait comme vous vous taisiez
En regardant au loin, en regardant dehors
Votre chair était tendre à leurs chiens policiers

On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare

Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter ?
L'ombre s'est faite humaine, aujourd'hui c'est l'été
Je twisterais les mots s'il fallait les twister
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez

Vous étiez vingt et cent, vous étiez des milliers
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés
Qui déchiriez la nuit de vos ongles battants
Vous étiez des milliers, vous étiez vingt et cent.

Jean Ferrat (1963)
1930...

Guerre

Au nom de la stupidité
Il faut haïr son prochain
Quand la colombe est blessée
La voilà qui revient

Guerre
C'est la guerre
Pour n'importe quoi la guerre

Guerre
C'est la guerre

Et même les dieux font la guerre

Et mourir pour une idée
Sans savoir si on s'est trompé
La guerre n'est qu'une putain
Pour qui l'amour n'est plus rien

Guerre
C'est la guerre
C'est n'importe quand la guerre

Guerre
C'est la guerre
C'est n'importe quoi la guerre

Je déclare une guerre
Sans merci à la guerre
Je m'engage pour me battre
Et faire la guerre contre la guerre

Guerre Guerre
Guerre Guerre
Guerre Guerre
Je ferai la guerre à la guerre

Guerre Guerre
Guerre Guerre
Guerre Guerre
Guerre Guerre
Je ferai la guerre à la guerre

Guerre Guerre
Guerre Guerre
Oh ! C'est la guerre

Johnny Hallyday